

Les inconnues
de l'île d'Orléans

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les inconnues de l'île d'Orléans / Sonia Alain

Nom: Alain, Sonia, 1968- , auteure

Alain, Sonia, 1968- | Anne-Françoise

Description: Sommaire incomplet: tome 1. Anne-Françoise

Identifiants: Canadiana 20220034206 | ISBN 9782897836375 (vol. 1)

Classification: LCC PS8601.L18 I53 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Sonia Alain

Les inconnues
de l'île d'Orléans



Anne-Françoise



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La promesse du Viking, 2022

Au gré des vents

1. *Aimeline*, 2021

2. *Esther*, 2022

L'amante masquée, 2019

Conquise: Parce que tu m'appartiens, 2019

Annabel et Max: Adultes consentants, 2016

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

1. *La tourmente*, 2012

2. *L'insoumission*, 2013

*Pour Sylvain, mon compagnon de vie au cœur d'or,
qui, comme le personnage principal de ce roman,
veille sur les siens.*

Je t'aime, mon amour...

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ou des faits existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite, mis à part certains faits historiques concernant la Révolution française ainsi que certains événements en lien avec la création du Bas-Canada après la Conquête britannique.

Prologue

1789, une date fatidique qui marqua un tournant déterminant en France, celle d'un peuple décidant de se rebeller contre les injustices commises à son égard. Pendant que la noblesse et la Couronne profitaient des privilèges que leur accordait leur rang, les petites gens mouraient de faim. Ces pauvres hères n'en pouvaient plus de cette vie de misère, ce qui provoqua un vent de révolte dans les rues de Paris et dans les villages avoisinants. De son côté, la Cour continuait de dépenser de manière outrageuse, insensible à l'indigence qui sévissait au sein de la population, alors que les caisses de l'État étaient vides. Il n'en fallut pas plus pour que la France s'embrace et bascule dans une révolution dévastatrice...

La rupture avec la royauté, les seigneurs et le clergé se révéla inévitable et définitive. La prise d'assaut de la Bastille fut le premier coup d'éclat. La chute de cette forteresse emblématique représenta une grande victoire pour les insurgés et envoya un message très clair au monarque : les habitants refusaient de vivre plus longtemps dans la servitude.

Prenant conscience de l'ampleur de la situation, Louis XVI estima plus prudent de se soustraire, avec les siens, à la vindicte de ses sujets. Ce faisant, il causa sa perte. Pourtant, autrefois, on l'acclamait en criant des « Vive le roi ! » sur son passage. Il était alors considéré comme le père du peuple, le bienfaiteur, l'être suprême après Dieu. Malheureusement, sa fuite

irréfléchie et la découverte de son désir de mater la rébellion avivèrent la rancœur des gens. Dès lors, la famille royale fut emprisonnée et placée sous bonne garde en attendant la tenue de son jugement. La République française venait de voir le jour...

La disette et la peur n'étant d'aucune façon bonnes conseillères, il suffisait d'une petite étincelle pour mettre le feu aux poudres. D'autant plus que la nourriture continuait de se faire rare, ce qui contribuait à augmenter le mécontentement de la population, au point que les événements prirent une tournure incontrôlable. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les aristocrates furent à leur tour poursuivis par la population et conduits à la guillotine. Seuls les nobles qui acceptèrent de se départir de leurs richesses furent épargnés. Dans le cas contraire, des manoirs devinrent la proie des flammes, et des biens furent dérobés de force. La méfiance était désormais de mise ; qui sait, des espions ou des ennemis de la république se dissimulaient peut-être un peu partout, à l'affût du plus infime renseignement pouvant aider à la restitution de la monarchie absolue et de l'ancien régime. La suspicion s'était infiltrée dans les différentes strates de la population, instaurant un climat de terreur dans toute la France. Ce fut durant cette période que des seigneurs décidèrent de fuir avec leur famille, afin de préserver le peu qu'il leur restait...



Mai 1792

De la fenêtre de sa chambre, Anne-Françoise jeta un coup d'œil angoissé à l'extérieur. Depuis quelque temps, elle percevait une tension palpable dans l'air, comme si la nature elle-même était sur le qui-vive et retenait son souffle. Pour la énième fois depuis deux heures, elle se demanda si des révolutionnaires

se dissimulaient dans la forêt qui se trouvait en bordure de sa demeure, s'ils se préparaient à mener un assaut de paysans contre le manoir. Et si c'était effectivement le cas, quel sort leurs métayers réserveraient-ils à sa famille? Se montreraient-ils justes, à l'image du seigneur des lieux ou pris d'une folie meurtrière? Anne-Françoise fut parcourue d'un frisson d'horreur à cette perspective.

Plusieurs aristocrates étaient devenus la cible de fanatiques au cours des derniers mois, et la France avait été mise à feu et à sang. L'estomac retourné, la jeune femme chercha à percer le couvert de la nuit. Le sommeil la fuyait depuis l'attaque perpétrée aux Tuileries trois jours plus tôt. Il faut dire que cinq mille nobles avaient été arrêtés et envoyés au cachot, pour la simple et unique raison qu'ils étaient de haut lignage, donc des ennemis de la Nation. L'anarchie la plus totale régnait dans le pays, une véritable insurrection.

Anne-Françoise ravala un sanglot afin de ne pas alerter sa mère qu'elle savait éveillée. Le ventre noué par la terreur, elle croisa les bras sur sa poitrine dans une vaine tentative de réconfort. La mort rampait dans l'ombre, tel un animal affamé prêt à fondre sur sa proie. La jeune femme ferma brièvement les paupières. Son père, le comte Bertrand de Grandmaison, croyait la famille à l'abri dans son manoir en province, mais elle en doutait, tout comme sa mère, qui n'avait eu de cesse de prier son époux de quitter les lieux pour gagner l'Allemagne. Ce que plusieurs de leurs compatriotes avaient fait d'ailleurs. Mais Bertrand de Grandmaison demeurait sur ses positions, arguant qu'au grand jamais leurs métayers n'oseraient s'ériger contre lui puisqu'il se montrait un seigneur juste et bienveillant.

À dire vrai, Anne-Françoise suspectait que c'étaient surtout ses richesses qui le retenaient au manoir, car depuis février, les révolutionnaires avaient décrété que les biens de toute

personne quittant le territoire de la France seraient confisqués et déclarés possession nationale. Avec l'orgueil qui le caractérisait, il était à prévoir que le comte refuserait d'être dépouillé. Il était le descendant d'une longue lignée d'aristocrates, il n'était pas dit qu'il serait celui qui mènerait cette seigneurie ancestrale à sa perte.

La poitrine oppressée par l'angoisse, Anne-Françoise tendit l'oreille. Elle entendait de l'autre côté de la cloison de sa chambre le va-et-vient de sa mère, ainsi que les murmures agacés de son père. Puis, l'horloge sonna les douze coups de minuit au rez-de-chaussée, la faisant sursauter. Tout comme la comtesse, Anne-Françoise était sur la corde raide. Comment son père pouvait-il rester insensible à la détresse des siens et afficher un tel stoïcisme ? N'avait-il pas conscience de la rancune qui rongait le cœur des paysans ? Ne percevait-il pas les échos d'une colère sourde à peine réfrénée qui grondait au loin ? Pour sa part, Anne-Françoise était aux aguets.

Incapable de dormir, elle demeura debout dans la noirceur, le front appuyé contre le carreau de vitre, ses pieds au chaud dans de gros bas de laine, son corps frigorifié enroulé dans un édredon. Comme elle enviait ses amies parties avec leur famille en Allemagne ! Mieux aurait valu qu'elle quitte le manoir avec l'une d'entre elles. C'était du moins ce que sa mère aurait souhaité, mais son père s'y était opposé, arguant que l'aînée de ses filles se devait de rester auprès des siens. De surcroît, le comte attendait la venue de Ludovic Clifford avec impatience. Anne-Françoise crispa les lèvres à la pensée de cet homme, ce qui en disait long sur l'opinion qu'elle se faisait de l'individu en question. C'était plus fort qu'elle. Dès que le regard calculateur et froid de Ludovic Clifford se posait sur elle, Anne-Françoise avait des frissons dans le dos, et le plus petit frôlement entre eux, aussi furtif soit-il, la révoltait. En réalité, cet aristocrate, de nationalité mi-anglaise du

côté paternel et mi-française de celui maternel, la terrorisait et lui glaçait le sang. Une cruauté sous-jacente se dégageait de lui. De plus, il était si hautain que personne ne trouvait grâce à ses yeux.

Anne-Françoise resserra les pans de l'édredon autour de ses épaules. Dès l'arrivée de Ludovic, ses fiançailles seraient annoncées par le comte, officialisant de cette manière l'entente qu'avaient conclue les deux hommes dans la tranquillité du bureau du manoir, et cela, sans même qu'elle ait voix au chapitre. La rancœur qu'elle nourrissait à l'égard de son père en fut d'autant plus renforcée, car sur ce point également, Bertrand de Grandmaison refusait de plier. Ne pouvait-il pas comprendre qu'il la vouait à une vie malheureuse en l'obligeant à épouser Ludovic Clifford? Selon toute vraisemblance, non. Tout ce qu'il voyait, c'était le titre de noblesse de l'individu, ses relations avec la monarchie et les élites de la société, ainsi que les richesses qui allaient de pair avec son statut. Qu'il soit malveillant et cynique ne pesait aucunement dans la balance. Sa mère, en revanche, se montrait beaucoup plus inquiète, quoiqu'elle cherchât à le dissimuler. Mais Anne-Françoise savait que cette dernière avait eu vent des mêmes oui-dire qu'elle en ce qui concernait l'homme. Dans les salons et à mots couverts, certaines femmes le disaient dominateur, intransigeant et brutal dans l'intimité d'une chambre. Anne-Françoise n'aurait jamais dû être au fait de ces rumeurs, considérées comme des ragots sans fondement d'après le comte, mais quelques âmes généreuses ou perverses avaient cru bon d'en informer la jeune ingénue qu'elle était. Un nouveau frisson remonta le long de sa colonne vertébrale.

Une main plaquée contre sa poitrine, elle s'efforça de réfréner son angoisse. Elle devait cesser de nourrir de telles craintes, sinon elle n'arriverait pas à trouver le sommeil encore cette nuit, ce qui l'amènerait à se présenter de nouveau devant son père avec des cernes sous les yeux au petit matin. Une situation qu'elle voulait

éviter à tout prix, de peur de subir une sévère réprimande. De plus, elle avait besoin de toute sa tête. Il était impératif qu'elle soit en pleine possession de ses moyens au moment de la visite de Ludovic Clifford.

— Seigneur... Donnez-moi la force et le courage d'affronter mon destin, murmura-t-elle d'une voix sourde en levant le regard vers la voûte céleste.

S'il y avait une justice divine en ce bas monde, cette folie prendrait fin sous peu. Le cœur lourd et le ventre noué par l'angoisse, Anne-Françoise s'apprêtait à regagner son lit lorsqu'une lueur tremblotante au loin attira son attention. Aussitôt, elle ouvrit sa fenêtre et se pencha à travers l'ouverture afin de tenter d'y voir plus clair. Une faible brise caressa sa peau, faisant virevolter quelques mèches rebelles autour de l'ovale de son visage. Dans le ciel, les nuages masquaient le halo lumineux de la lune ainsi que l'éclat scintillant des étoiles. Anne-Françoise plissa les yeux. Le chant des criquets résonna paisiblement dans l'air, avant de s'éteindre d'un coup sans raison. Elle fronça les sourcils, scruta les ténèbres, puis blêmit en percevant alors l'écho lointain de voix rageuses.

Par réflexe, elle resserra l'emprise de ses doigts sur le cadrage en bois. Au bout du chemin qui menait à la route principale, des silhouettes sombres commençaient à apparaître sous la lumière diffuse de torches, tels des spectres ondulant dans la nuit. Une foule compacte s'avavançait vers le manoir, similaire à une vague menaçante. Anne-Françoise sentit son sang se figer dans ses veines.

Au même moment, la comtesse surgit en coup de vent dans la pièce, lui arrachant un couinement de terreur.

— Descendez sur-le-champ au rez-de-chaussée ! lui ordonna cette dernière d'un ton presque hystérique. Votre père s'y trouve.

Anne-Françoise eut un instant de panique en la voyant tourner les talons.

— Mère ! cria-t-elle.

— Dépêchez-vous, ma fille ! s'écria la comtesse avant de disparaître pour de bon.

Anne-Françoise s'élança vers la porte de sa chambre le cœur en déroute et n'eut que le temps d'apercevoir sa mère s'engager dans la nurserie, où dormaient Joseph et Philomène, les deux cadets de la fratrie. Elle poussa une exclamation de frayeur lorsqu'elle fut agrippée avec brusquerie par le bras. D'emblée, elle tourna un regard terrorisé vers l'homme qui la bousculait.

— Anne-Françoise, suis-moi ! rugit Albéric, l'aîné de la famille, en l'entraînant vers l'escalier.

Obnubilée par la peur, elle n'opposa aucune résistance et se laissa tirer sans émettre une seule parole de protestation. Toutefois, en suivant son frère dans sa foulée, elle manqua une marche et faillit s'étaler de tout son long. Elle aurait pu se rompre le cou, n'eût été la rapidité des réflexes d'Albéric. Son frère grogna d'impatience en l'aidant à se redresser. Il n'y avait pas une minute à perdre, car dehors, le tumulte prenait de l'ampleur. Les émeutiers se rapprochaient, menés par un fervent patriote venu de Paris dans le but de galvaniser les troupes. La tension qui régnait dans la salle à manger du manoir était telle que, lorsqu'elle y pénétra avec Albéric, Anne-Françoise eut un hoquet d'incertitude. Elle perçut d'entrée de jeu l'agitation de son père alors qu'il échangeait vivement avec le régisseur du domaine. De toute évidence, le comte n'arrivait toujours pas à croire que ses métayers se soulevaient contre lui.

Anne-Françoise aurait voulu le secouer pour l'obliger à ouvrir les yeux et à constater enfin ce qui lui pendait au bout du nez.

Sa mère, qui venait de les rejoindre à son tour avec les deux plus jeunes, figea net en apercevant la scène. Mais elle se ressaisit rapidement, car le temps était compté.

— Monsieur Hubert, y a-t-il un moyen de fuir cette foule enragée sans être remarqué ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Fuir ? rugit son époux en se tournant d'un bloc vers elle. C'est hors de question ! Ramenez les enfants dans leur chambre et regagnez la vôtre, ajouta-t-il en désignant d'un doigt impérieux l'escalier menant à l'étage.

— Quoi ? s'exclamèrent de concert son épouse et le régisseur.

Le visage du comte s'empourpra davantage de colère. Mais avant que son époux ne puisse s'insurger outre mesure, Jeanne reprit la parole d'un ton coupant :

— Avez-vous perdu l'esprit ? l'admonesta-t-elle. Ces gens n'aspirent qu'à nous envoyer au cachot, ou pire... Nous devons partir !

La riposte sidéra le comte tant il était inhabituel que sa femme s'oppose à lui.

— Non ! Nous..., prononça-t-il.

Le reste de sa phrase ne fut qu'un murmure incompréhensible. Anne-Françoise écarquilla les yeux en voyant son père s'effondrer sur le sol parmi des débris de poterie. Elle leva la tête avec lenteur et fixa Albéric d'un regard abasourdi. Ce dernier tenait le pied d'un vase cassé entre les mains. Seigneur ! Son frère venait d'assommer le comte. Nullement troublé, Albéric se tourna vers le régisseur.

— Hubert, dépêchez-vous de faire transporter le comte dans la berline et veillez à ce qu'il ne soit pas en mesure de se débattre à son réveil, ordonna-t-il avec aplomb.

— Bien... monsieur, répliqua l'employé après une brève hésitation.

Revenu de sa stupeur, il s'empressa de requérir l'aide de deux serviteurs costauds. Alors que les trois hommes s'exécutaient avec diligence, Anne-Françoise ouvrit la bouche pour parler, puis la referma aussitôt, incapable d'émettre le moindre son cohérent. Que venait-il de se passer? Son frère semblait avoir vieilli du jour au lendemain et il avait agi d'une manière qui lui était totalement étrangère. Conscient du trouble que venait de provoquer son geste, Albéric adressa à sa sœur un signe de tête avant de se retourner vers Jeanne de Grandmaison.

— Mère, suivez Hubert avec les petits. Une berline a déjà été préparée avec le nécessaire de base ainsi que quelques richesses, de quoi subvenir à nos besoins durant notre fuite. Je vous y rejoins sous peu.

Anne-Françoise fut soufflée par l'audace de son aîné, qui allait à l'encontre de la volonté de leur père. Fallait-il qu'il soit certain de lui pour user d'un tel stratagème! Cependant, force était de reconnaître que c'était grâce à sa prévoyance que toute la famille avait maintenant une chance de s'en sortir. Se secouant à son tour, Anne-Françoise se rapprocha de sa mère.

— Venez, lui indiqua-t-elle en exerçant une pression dans le bas de son dos.

Inquiète, la comtesse resserra son emprise autour des mains potelées de ses deux plus jeunes enfants et s'ébranla, entraînant sa progéniture à sa suite.

Tout avait été si bien organisé par Albéric que, lorsque les émeutiers gagnèrent l'entrée du manoir, les de Grandmaison s'engouffraient dans la berline dissimulée à l'orée d'une route secondaire.

— Ouvrez! hurla le meneur en abattant avec fureur son poing sur le battant. Ouvrez au nom du peuple!

